

Puissances de l'art
ou la Lance de Téléphe

Puissances de l'art
ou la Lance de Téléphe
Bertrand Leclair

Avertissement 9

- I. Ce présent qu'est le monde 16
- II. « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ?
Où allons-nous ? » 34
- III. La lance de Télèphe 46
- IV. Le sauvage au secret 86
- V. Impressions premières 116
- VI. Le « ça » du « sacré » 158

Appendice

À propos du Cours de Poétique, Paul Valéry 198

Chacune des lances de Proust pourrait être
une lance de Téléphe.

—Samuel Beckett, *Proust*

Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves,
et notre petite vie est entourée de sommeil.

—William Shakespeare, *La Tempête*

Avertissement

Certes, ce livre ne présente aucun des caractères habituellement attribués à la fiction. Il faudrait pour le caractériser ainsi admettre qu'on puisse écrire le roman d'une pensée après l'avoir précipitée par l'écriture dans l'aventure du langage. On y trouve bien, cependant, une pensée centrale, comme l'on parle de personnage principal, une nébuleuse de pensées secondaires et une intrigue qui se noue pour les délivrer toutes; reste que la pensée principale, d'emblée agissante en coulisses, ne dévoile ses ambivalences qu'aux dernières pages, ce qui, d'un point de vue strictement romanesque, n'est pas d'une efficacité notoire.

Pour autant, et contrairement aux apparences sans doute, ce livre ne correspond pas davantage à ce que l'on nomme d'ordinaire un essai. Il ne déroule pas une pensée, ou un savoir, qui pré-existerait à l'écriture et dont il s'agirait de démontrer l'efficacité. Il ne prétend d'ailleurs à aucun savoir, et ceci n'est pas une coquetterie: quand bien même il fallait bien, au départ, mobiliser du savoir, ce serait un échec d'être à la fin renvoyé au savoir et à l'autorité qui en découle. L'ambition (ou la prétention) est tout autre: partager une forme de connaissance qu'en tant qu'expérience vécue en chemin ce livre me semblait susceptible d'élucider.

C'est pourquoi je préfère, en définitive, et par goût de la métaphore sans doute, parler d'un récit de voyage puisque, pour l'auteur que je suis et qui en revient changé, le chemin emprunté a effectivement réservé son lot d'aventures, de rencontres bonnes et mauvaises, de découragements et de révélations, autant d'instant suspendus arrachés à la chronologie ordinaire de l'existence socialisée. Car toujours le même phénomène se répète: on croit qu'on va faire un livre ou un voyage, mais c'est le livre ou le voyage qui vous fait ou qui vous

défait pour vous refaire à nouveaux frais, comme le disait en substance Nicolas Bouvier. C'est bien pourquoi ce qui en résulte n'aurait pas pu advenir autrement, et l'on peut si l'on veut – pourquoi non ? – parler d'une forme d'initiation.

J'espère que le lecteur retrouvera ici les principales étapes du voyage, à commencer, aux deux premiers chapitres, par ce moment fébrile et délicieux où l'on rassemble le nécessaire, essayant d'éviter de se surcharger ; il ne s'agit pas de se perdre en rêve mais de penser à tout, être synthétique, anticiper les outils dont on aura besoin, écarter ceux qui alourdissent sans raison. Puis on part. Aussitôt commencent les embûches qui contraignent au détour, les émerveillements qui invitent à un séjour prolongé. Partout un décalage s'invite entre ce que l'on croyait voir et ce que l'on voit. Et quoi qu'il en soit, la vérité d'un voyage ne peut éclore qu'à son terme, quand bien même elle aurait été potentiellement présente et donc agissante dès le départ.

J'aurais de fait vécu une sorte de révolution intérieure en chemin, à partir des notions qui m'apparaissent désormais fondamentales d'ordre et de désordre, de connaissance et de savoir, de puissance et de pouvoir ou encore de réel et de réalité, sans parler de la confusion entre la normalité et l'anormalité. Ces problématiques, qui sont ici liées, trouvent toutes une forme d'élucidation dans la confrontation au domaine ancestral du sacré auquel aboutit ce livre – domaine qu'il était impensable d'aborder dès les premières pages, sachant combien ce mot englué dans les représentations religieuses est propice aux automatismes de l'interprétation.

Dès lors, rien ne change et pourtant tout change de mon rapport à l'art, et donc au monde et donc aux autres : ce qui se dévoile ici ne contredit en rien (du moins je le

crois) ce que j'ai pu poser de livre en livre au long des vingt dernières années avec une espèce d'entêtement étonné qui certains jours me révoltait moi-même; en revanche, l'apparition d'une logique profonde reliant toutes ces évidences est nouvelle.

D'autres questions, bien entendu, en résultent. La première se dédouble d'elle-même, puisqu'il s'agit de savoir si cette révolution me dépasse ou non, si elle m'excède ou non, à tous les sens du terme. Est-ce qu'elle me dépasse parce qu'autant je crois pouvoir dire que j'en maîtrise les enjeux, autant je ne maîtrise rien des conséquences qui en découlent? Est-ce qu'elle excède ma petite personne pour en concerner d'autres, et jusque dans quelle mesure, et jusque dans quelle proportion?

Seuls les lecteurs peuvent apporter un début de réponse. Ce que ça peut bien leur faire, à eux, personnellement, cette histoire, ce roman d'une pensée? Quoi qu'ils en diront, je ne peux que les remercier par avance de s'y risquer.

Ce présent qu'est le monde

Un été avec Montaigne, un été avec Proust, un été avec Homère... Ils sont gentils. L'hiver serait-il moins propice à la connaissance de Proust ou de Montaigne ? Ou bien doit-on en déduire qu'il faut être en vacances (du latin *vacans*, « étant vide ») pour ne pas y être hermétique, bouché à l'émeri d'un savoir cristallin ? Une vie en compagnie, non pas de Proust, mais de *À la recherche du temps perdu*, serait-ce trop aux yeux de l'industrie éditoriale, lubie d'asocial, obscurantisme obsessionnel ?

Quand on y pense, c'est drôle : pas tant que ça.

Loin d'être une fin en soi ou un délicat plaisir d'érudits, loin d'être un divertissement de qualité ou une activité culturelle dont on pourrait valider les acquis, la pratique artistique (écrire, lire aussi bien) est d'abord et avant tout une expérience, c'est-à-dire la voie d'accès à une forme de connaissance.

Cette connaissance est au principe de l'art.

Elle résiste au discours, mais elle est incomparable et sans doute unique, à mille lieues en tout cas des précis de sagesse fleurissant comme cactus, dans le désert spirituel qui est le nôtre, à seule fin de faire des individus plantés d'épines les responsables d'une détresse qui les englobe, pourtant.

Cette conviction têtue, j'ai le sentiment de pouvoir enfin, sinon la démontrer, en tout cas l'élucider. Je veux tenter ici de la partager de la manière la plus claire et directe possible, renvoyant le plus souvent en notes les citations appelées à étayer mes hypothèses. Tant que faire se pourra dans les tâtonnements de l'écriture, cette règle devrait aussi impliquer *À la recherche du temps perdu*, quand bien même il me semblerait juste d'affirmer que tout ce qui s'écrira ici s'écrira *depuis* mes lectures de l'œuvre de Marcel Proust.

Déroulant son chemin d'erreurs et donc de sagesse en quête d'une vérité qui se défie de la philosophie', la *Recherche* constitue de fait une démonstration probante, vitale à mes yeux, des puissances de l'art que je peux brutalement résumer ainsi: alors qu'en Occident la vérité révélée a façonné nos manières d'être et de penser au nom d'une félicité d'outre-monde, être débarrassé de cette vérité imposée n'implique en rien et au contraire de renoncer à chercher *hic et nunc* les portes de la joie, au sens le plus fort de ce terme: « Une joie pareille à une certitude et suffisante sans autres preuves à me rendre la mort indifférente¹ » affirme la *Recherche* à plusieurs reprises, ce qui n'est pas rien si l'on veut bien l'admettre.

Libérés de la médiation religieuse qui œuvrait à la façon d'une douane taxant la chair coupable, tous les hommes y ont désormais librement accès, mais ils ne le savent pas, ni ne le voient: car à part eux ce qui les empêche d'enfin habiter le monde, c'est d'être pris dans les rets du raisonnement et de l'habitude, dit Proust, et assurément ceci n'est pas une question de culture, d'érudition ou de classe sociale, mais de rapport au vif du vivant, à sa fragilité, à l'imprévisible, et donc à la mort².

Quoique l'on aborde des notions qui ont toutes été nécessairement, non pas tant façonnées que re-conditionnées et, en somme, *informées* par les religions monothéistes, il s'agit de se garder de ces dernières et de revendiquer d'emblée

1. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*. L'édition de référence de *À la recherche du temps perdu* est ici celle qu'en donne la Bibliothèque de la Pléiade en quatre volumes parus de 1987 à 1992, sous la direction de Jean-Yves Tadié.
2. « La grandeur de l'art véritable », c'est « de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie. La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature; cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. », *ibidem*.

une forme d'athéisme – sachant bien, pour autant, que l'athée viable reste une lointaine utopie, en ce monde occidental où l'effondrement de la religion dominante ne nous a en rien libérés de ce qu'elle prétendait gérer jour après jour : l'ignorance quant à l'avenir, le rapport tragique à la

finitude et à la précarité (du latin *precarius*, « obtenu par prière »³).

3. « Un athée viable, c'est-à-dire quelqu'un qui ne se contredise pas à tout bout de champ », disait Jacques Lacan après avoir précisé : « Tout le monde est religieux, même les athées. Ils croient suffisamment en Dieu pour croire que Dieu n'y est pour rien quand ils sont malades. L'athéisme, c'est la maladie de la croyance en Dieu. », Jacques Lacan, *Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines*, 1975.

Il n'est rien que nous désirions davantage et rien que nous ne craignons autant que l'avenir, pour nous-mêmes et pour ceux que nous aimons : ce très ancestral principe d'incertitude n'a pas attendu la physique quantique pour hanter nos vies. C'est bien pourquoi l'effondrement de la grande superstition collective a, *in fine*, renvoyé chacun à un monde de signes ineffables entraînant son lot de petites et très vagues mais très prégnantes superstitions secrétées au secret, à l'impossible articulation du plus intime et

du social, aussi peu partageables qu'elles sont communes en leur fonction.

Fugaces ou non, ces superstitions renvoient toujours ceux qui les éprouvent à la chance et donc à une forme d'élection ou au contraire aux misères de la poisse et aussitôt de la culpabilité. On peut certes considérer qu'au monde de la raison, celui des « grandes personnes » ayant intégré leur masque social au point de l'oublier comme le myope les lunettes qu'il porte, ces petites superstitions sont des survivances anodines qui n'entraveront que les individus atteints de troubles psychiques : il n'empêche qu'exprimant mon optimisme dans l'attente où je suis d'un résultat médical concernant une personne que

j'aime, mécaniquement j'ajoute que je croise les doigts ou touche du bois, quitte à le faire sans y penser – ou plutôt, en omettant soigneusement de penser que j'y pense, puisque de fait et tout en conjurant le sort dans mes mots je le touche, le bois, serait-ce à ma raison défendante : sans doute par crainte qu'à suspendre mon geste, à m'empêcher en somme de croiser les doigts par superstition d'être superstitieux, j'en concevrais un malaise qui m'obligerait à chasser de mauvais pressentiments, aussi infondés soient-ils (ce que je sais pertinemment qu'ils sont).

Si l'on veut bien les écouter non pas pour leur abandonner notre libre arbitre mais pour élucider ce qui les provoque, ces micro superstitions ont beaucoup à nous dire, à nous apprendre de nous-mêmes et des autres y compris au plan politique, tant ces petites superstitions irrationnelles sont intrinsèquement liées à l'individualisme occidental : étrange et si paradoxal sentiment de l'homme tellement calfeutré en son for qu'il en déduit que sa chance ou sa poisse, sa réussite ou sa défaite, sont une affaire de lui à lui, sinon de l'œil du dieu mort à lui, dans une négation radicale de la communauté de destins que, du moins, offraient encore les utopies politiques et leurs promesses de lendemains qui chantent.



Il faut ici s'autoriser une première incursion en terrain moins connu. Ce n'est pas tant que le savoir humain est désormais si vaste que nul ne peut plus prétendre le *considérer* dans son étendue, et moins encore le mobiliser dans son entièreté afin d'en écarter les bornes, comme surent le faire quelques grands esprits de la Renaissance capables d'assimiler l'ensemble des connaissances scientifiques,

littéraires et philosophiques de leur époque. C'est surtout que ce savoir au relief escarpé n'en demeure pas moins un archipel baignant dans l'océan de notre ignorance – l'ignorance, dont le dictionnaire fait l'antonyme de la connaissance, désignant ici ce que nous n'avons pas appris à connaître, ce dont nous ne savons rien, au début comme à la fin : et qui est, cependant.

4. Le mot vérité est une forme dérivée de l'adjectif *verus*, « vrai », qui « s'applique à ce qui présente un caractère de conformité au réel » et s'est longtemps employé « à propos de ce ce qui existe indépendamment de l'esprit qui le pense (av. 1662; opposé à *imaginaire*) et le nom (*le vrai*) désigne, en concurrence avec *vérité*, ce qui correspond à notre sentiment du réel (av. 1662), ce qui est (1665) », Le Robert, *Dictionnaire historique de la langue française*, 1992.
5. « J'ai trouvé plus probe et plus délicat comme artiste de ne pas annoncer que c'était justement à la recherche de la vérité que je parlais, ni en quoi elle consistait pour moi. (...) Ce n'est qu'à la fin du livre, et une fois les leçons comprises, que ma pensée se dévoilera. (...) Je suis donc forcé de peindre les erreurs sans croire devoir dire que je les tiens pour des erreurs; tant pis pour moi si le lecteur croit que je les tiens pour la vérité. », Marcel Proust, lettre à Jacques Rivière, 1917.

« Ce qui est », étymologiquement, est l'autre nom de la vérité⁴ – et ce n'est pas sans le sentiment d'ouvrir une fenêtre salutaire que, m'arrêtant sur ce mot de vérité tellement central dans l'œuvre de Proust qu'il a songé à l'intituler *À la recherche de la vérité*⁵, retournant comme toujours à mon dictionnaire étymologique, j'ai enfin compris qu'il fallait l'entendre ainsi, loin des usages philosophique ou religieux qui ont attaché la vérité à la sphère de la raison (humaine ou divine).

Cette vérité est d'autant plus insaisissable que « ce qui est » dans l'espace est en perpétuel devenir dans le temps: au plus simple, comme la fleur à naître de la graine enfouie sous la terre dans le cycle des saisons; au plus évident comme le corps, qui peut être érotique, malade, glorieux, perdu; au plus élaboré, comme l'être de fuite qu'est Albertine dans l'œuvre de Proust, offrant au fil du temps une multitude de visages distincts qui se superposent et se brouillent dans l'esprit du narrateur de la *Recherche*,

chacun n'en apparaissant pas moins vrai à l'instant de son dévoilement.

Si ces visages d'Albertine sont longtemps demeurés contradictoires aux yeux du narrateur, c'est d'abord parce que ce dernier s'obstinait à les interpréter, les isolant dans l'espoir d'en tirer une représentation stable pour accroître son savoir et, dès lors, augmenter son pouvoir sur la jeune femme.

C'est là l'un des apports majeurs de Proust dont le narrateur, sur son chemin d'erreurs, cherche la vérité dans l'espace mais ne l'approchera que *dans le temps* – et c'est d'ailleurs elle, la vérité, ou du moins la sensation de vérité, qui est perdue puis retrouvée, quand s'éclaire la *vraie vie* enfin découverte et éclaircie, aux dernières pages.

Cette vraie vie, c'est la littérature, affirme Proust dans le *Temps retrouvé*, dont le texte fut établi après sa mort; mieux vaudrait cependant parler d'une vraie vie à laquelle la littérature *donne accès* – et plus généralement l'art, puisque la suite de cette citation célèbre renvoie à Rembrandt ou Vermeer de Delft plutôt que de nommer des écrivains: «La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature (...). Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et, autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini et, bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont il émanait, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient encore leur rayon spécial.»

